

---

## JOURNÉE DE PRINTEMPS

*Le samedi 18 juin 2005 s'est tenue à la Maison Heinrich Heine, à la Cité Universitaire de Paris, la Journée de printemps organisée par ATLAS. Elle était intitulée cette année « Enfances ». Après l'ouverture de la journée par Marie-Claire Pasquier, présidente d'ATLAS, Guy Leclercq a proposé une conférence intitulée « Les Aventures d'Alice au pays du merveilleux ailleurs ». Les participants se sont ensuite répartis dans les divers ateliers du matin : anglais avec Dan Laruelle, allemand avec Marie-Claude Auger, espagnol avec Marianne Millon et atelier d'écriture avec Nadine Laporte.*

*Geneviève Brisac a inauguré l'après-midi avec une conférence intitulée « Écrire sur l'enfance, écrire pour les enfants ». Puis les ateliers ont repris avec Rose-Marie Vassallo pour l'anglais, Chantal Moiroud pour l'italien, Odile Belkeddar pour le russe et Cathy Ytak qui proposait un atelier d'écriture.*

Rose-Marie Vassallo

## Les orphelins Baudelaire (Jeu)

Un atelier avec des collègues ? Aubaine ! Main-d'œuvre gratuite, neurones frais ; deux douzaines d'esprits brillants mués en esclaves consentants, prêts à trimer sur le chantier en cours. Je n'ai pas hésité une seconde<sup>1</sup>. Depuis le temps que je brûlais de partager avec mes semblables les jubilations et migraines dues au chantier susdit, la transmutation en français de l'épopée *A Series of Unfortunate Events*, par un certain Lemony Snicket<sup>2</sup> !

Restait un petit hic – celui qui précisément m'avait retenue jusqu'alors de consulter mes acolytes du café du coin, *ATLF-forum*<sup>3</sup>. Soumettre un ou deux casse-tête aux collègues, fort bien ; encore faut-il leur fournir un brin de contexte. Or, quatre ans de chantier et onze volumes parus me laissaient face à un mammoth de contexte, graisse et laine confondues, corpus rétif au découpage et, qui plus est, incomplètement extrait des glaces. Comment épargner à mes volontaires un indigeste « résumé des chapitres précédents » ? Où trouver un passage non crypté, non codé, dans ce bal masqué des références qu'est la saga Baudelaire – références littéraires (à convoquer pêle-mêle Internet, antiques Laffay & Kerst et l'entière gent universitaire<sup>4</sup>), mais

(1) Avis aux fans des *Orphelins Baudelaire* : nombre d'allusions cryptiques sont camouflées dans cet article. Le premier lecteur à les relever toutes aura gagné un tome treize gratuit dès sa parution.

(2) HarperCollins (1999 et s.) ; en français, *Les désastreuses aventures des Orphelins Baudelaire*, Nathan (2002 et s.). Lemony Snicket est en réalité un personnage-pivot du roman – un peu comme si *Robinson Crusoé* était signé... Robinson Crusoé.

(3) Pour les non convertis convertibles : liste de discussion ATLF, [atlf-forum@atlf.org](mailto:atlf-forum@atlf.org)

(4) Pour un aperçu du beau monde convié au bal des références, voir [www.quidditch.com/lemony%20snicket.htm](http://www.quidditch.com/lemony%20snicket.htm), site d'un mordu cultivé (de langue anglaise).

plus encore autoréférences, allusions sibyllines aux épisodes précédents et, plus sibyllines encore, aux épisodes à paraître ?

Ce ne pouvait être qu'un jeu, un jeu dont voici les règles...

Vous êtes l'infortuné traducteur – en français<sup>5</sup> – de la série susmentionnée : treize volumes de treize chapitres chacun, relatant la triste histoire de trois enfants qu'un incendie a fait orphelins et sans logis, et qu'un odieux *count Olaf* coureur d'héritages pourchasse d'épisode en épisode, récit à faire pleurer dans son casque le capitaine des pompiers. Le lieu ? Imaginaire, quoique plutôt nord-américain comme le suggère un arrière-pays désolé, aux couchers de soleil sublimes. L'époque ? Imaginaire aussi, alliant chapeaux haut-de-forme et ordinateurs « de pointe », quoique sans télévision ni téléphones portables. Autrement dit, fantaisie pure, magie exclue. En traduction, les coudées franches, ou du moins aussi franches que le permet le métier – et c'est franchement que vous vous régalez, parce que, loin d'avoir affaire à une série « Vous m'en mettez cinq de plus », avec lutte éternelle des bons contre les méchants, vous voilà plongé dans un récit diaboliquement construit, à l'écriture forte et souple, tout en finesse et en humour pince-sans-rire, conviant sans trêve le lecteur à se méfier des apparences, à ne rien prendre au pied de la lettre... Un doigt de poésie en prime, un art étrange d'éveiller à la fois une grande faim de vivre et une grande faim de lire, une résonance parfaite avec la pré-adolescence, l'âge philosophe de l'enfance, celui de la découverte du « second degré », des trompe-l'œil, des conventions... mais là n'est pas la question.

La question est : comment traduire ? Vous êtes un honnête traducteur et vous avez décidé de produire une honnête traduction, de celles qui disent au lecteur : « Oui, je suis une traduction, je ne cache pas que je suis une traduction mais, s'il te plaît, oublie que je suis une traduction ». En clair, vous êtes résolu à intervenir le moins possible, à franciser le moins possible, à ne pas expatrier ce monde singulier créé par l'auteur, mais en même temps à le restituer intact, donc à éviter tout ce qui casserait l'enchantement, tout ce qui ferait clignoter le voyant « traduction ». Numéro de funambule classique, familier à tout traducteur, mais rendu périlleux ici par ce qui, justement, fait la délectation du lecteur : cet acharnement que met l'auteur à titiller le langage, à le pousser dans ses derniers retranchements ; son goût immodéré pour les allusions littéraires, anglo-saxonnes il va de soi ; enfin, l'absence de contexte aval, votre

---

(5) Trente-deux confrères à travers le monde partagent votre infortune dans leurs langues respectives, vous avez même fondé une « Fellowship of Unfortunate Translators » virtuelle, afin de pouvoir pleurer (et rire) par voie électronique sur les épaules les uns des autres.

ignorance totale de la fin du scénario, encore à écrire – ce qui ménage le suspense mais vous oblige à travailler sans filet.

À mesure que vous avancez, les occasions de douter se multiplient. Trancher ici, trancher là devient de plus en plus redoutable. Pour preuve, voici quelques échantillons des casse-tête soumis à votre sagacité perplexe – et à la perplexité sagace des participants de l’atelier.

### **Casse-tête n° 1. Les noms propres : traduire ou laisser tels ?**

Bien sûr, aucun nom propre n’est jamais *insignifiant* ; mais dans le cycle Baudelaire, tous sont délibérément *signifiants*, noms de personne et noms de lieu, tous chargés de saveurs ou d’allusions, parfois de plusieurs strates de sens. Les noms de protagonistes, en règle générale, sont à conserver pieusement – prudemment – mais que faire, entre autres, d’un « Captain Sham » ? d’un « Captain Widdershins » ? d’« Isadora » et « Duncan (oui !) Quagmire » ? Que faire d’une « Esmé Squalor », dans laquelle vous aurez reconnu (moi pas, ou plus exactement trop tard) un clin d’œil à Salinger et à sa nouvelle « For Esmé, with Love and Squalor » ? Pour ce qui est des noms de lieu, tous imaginaires, tous « parlants », que faire de cette « Briny Beach » foulée dès le premier paragraphe du tome 1, dans laquelle vous aurez reconnu (moi aussi, ce qui ne me soufflait pas quoi en faire) la plage sur laquelle le morse invite les huîtres à une balade dans *Through the Looking Glass*, de Lewis Carroll ? Que faire de « Lousy Lane » (suivie, un peu plus loin, de trois pages de considérations sur *lousy*) ? Que faire de « Paltryville », de « Finite Forest », de « Dark Avenue », que faire du « Prufrock Institute », dans lequel vous aurez reconnu (moi aussi, à ce stade j’avais l’œil) une allusion à un poème de T. S. Eliot, « The Love Song of J. Alfred Prufrock » ?

La conclusion de cette bribe d’atelier aura été surtout une confirmation réconfort : en gros, nous passons tous par les même phases. Phase 1 : Gardons tout tel quel. Phase 2 : Impensable, trop d’arômes se perdent. Phase 3 : On cherche, cherche pendant des jours, des semaines (ou des kilomètres de TGV, d’autoroute, de sentier de randonnée) ; on dresse des listes de candidats longues comme le bras. Phase 4, coda : soit un éclair de génie a fait surgir avant la date couperet le substitut parfait, soit on en revient au nom d’origine, sagement, piteusement, au grand dam du lecteur non équipé pour le décrypter, à l’exaltation de celui qui en découvrira les sens cachés.

### **Casse-tête n°2. Le message codé à base de fautes... d’anglais**

Glissons sur les savoureuses digressions que tire notre auteur, parfois sur plusieurs pages, d’expressions imagées comme *jump to conclusions*,

*mixed bag*, *in a quandary* et autres, qu'il feint de prendre au mot. Le hasard voulant rarement que la même image se porte volontaire en français, vous vous rabattez tôt ou tard sur l'unique – et frauduleuse – solution : puiser dans le vivier des locutions françaises une tournure se prêtant au jeu et en tirer des drôleries du même tonneau. J'avais exempté de l'exercice mes partenaires d'atelier, d'abord pour ne pas les pousser à commettre les deux pires délits du métier, franciser sans vergogne et s'asseoir dans le fauteuil de l'auteur, ensuite parce que j'avais beaucoup mieux. Substituer une locution française à une locution anglaise et broder tranquillement dessus, après tout, le crime est parfait, le malaise du criminel dure peu. Il en va bien autrement lorsque, au tome 3, vous voyez surgir une vieille tante éprise de bel anglais, qui va passer son temps à reprendre ses neveux sur les entorses infligées au vocabulaire et à la syntaxe de la langue de Poe. Et là, vous vous sentez un peu coincé, car vous n'avez cessé de laisser entendre haut et clair que tout ce monde-là parlait anglo-saxon. Que faire lorsque la tante détaille par le menu les barbarismes qu'elle a en horreur, telle l'abréviation *it's* pour *it is* orthographiée *its* ? Notes de bas de page en rafale ? Ou bien, là encore, substitution par des entorses au français – celles que vous-même avez en horreur –, en veillant à ce que la tante se contente d'invoquer « notre belle langue » ? Soyez prévenu, en tout cas, vous en avez pour plusieurs chapitres, sans parler du bouquet final, un message codé à base de fautes d'orthographe et de grammaire, les lettres à remplacer afin d'obtenir un anglais correct – pardon, un français correct – devant former, *in fine*, un nom de lieu. Trimez, trimez, vous parviendrez à transposer tout le bouquet dans *votre* belle langue (au détriment de votre productivité). Vous aurez de surcroît le petit plaisir de fustiger vos bêtes noires à vous. Mais n'espérez pas couper à un léger sentiment de maquignonnage.

### **Casse-tête n° 3. En français dans le texte.**

Générateurs d'un malaise similaire, et pour la même raison – l'allumage inopiné du voyant « traduction » –, les mots et expressions *en français dans le texte* sont le péché mignon de notre auteur, non pour en orner sa prose mais pour en jouer, pour s'en repaître, pour les traduire à sa façon, non sans laisser entendre : « Ah ! ces Français ! ». En illustration de ce jeu, j'avais choisi deux passages fleuris, l'un autour de « déjà vu », l'autre autour de « cul-de-sac<sup>6</sup> », tous deux hardiment rebrodés en anglais. Force nous a été de constater, une fois de plus, que le traducteur se voyait là

---

(6) Je tiens à la disposition de qui souhaiterait savoir ce qu'est en réalité un « cul-de-sac » les textes fournis lors de l'atelier. Pour la v.o. s'entend. En ce qui concerne la v.f., prière de faire monter un peu les chiffres de vente, et donc mes petits droits d'auteur.

contraint de prendre des libertés que la morale réproouve – sauf à pratiquer l’ablation totale du passage, ce que la morale n’approuve guère non plus.

Notre atelier, à vrai dire, ne s’est guère attardé sur ce type de casse-tête. Là encore, en effet, un certain kilométrage de réflexion est requis (de préférence TGV plutôt que sur chaise clouée au sol ; autoroute déconseillée, l’usage du carnet-crayon s’imposant).

#### Casse-tête n° 4. Traduire sans le contexte aval.

Rappelons la règle : vous traduisez à l’aveuglette, ignorant tout du fin mot de l’histoire (que l’auteur seul connaît – s’il le connaît, ce qu’on espère). À mesure qu’elle se déroule, toute l’affaire s’enténébre au lieu de s’éclaircir. Le suspense grandit, votre angoisse aussi. Or, vous n’avez pas droit aux questions, HarperCollins y veille : auteur *incommunicado* et infos distillées au compte-gouttes par l’agent. Dame ! si vous alliez divulguer votre savoir, le monnayer peut-être ? Vous naviguez donc à vue, conscient que chacun de vos choix risque de vous piéger par la suite – vous êtes déjà passé très près du gouffre une fois ou deux, ne fût-ce que pour ces anagrammes de *count Olaf* qui n’étaient pas, ne pouvaient être anagrammes de « comte Olaf » et pour lesquelles il eût mieux valu que vous eussiez été prévenu.

Or voici qu’au tome 5 vous tombez sur ces initiales : V.F.D., censées fournir la clé des catastrophes en série qui frappent les orphelins Baudelaire. Les trois enfants vont se lancer sur la piste de tous les V.F.D. du pays.

Mais que signifient ces trois lettres ? Mystère. Vous savez seulement que le V correspond sans doute à « volontaire » (un protagoniste y a fait allusion peu avant son dernier soupir), et que le sigle ressurgira en d’autres occasions, auquel cas ces initiales devront correspondre à tout autre chose. C’est ainsi que, pour l’heure, vous allez devoir désigner très vite celles que vous aurez choisies : a) des *very fancy doilies*, petits napperons de papier dentelle (enfermés dans un carton étiqueté V.F.D.) ; b) des *volunteers fighting disease*, groupe de bonnes âmes visitant les hôpitaux pour distribuer aux malades des ballons en forme de cœur ; c) un *Village of Fowl Devotees*, bourgade où sont vénérés des corbeaux. Par la suite, vous aurez à faire face à deux ou trois douzaines de V.F.D, parmi lesquels une *Valley of Four Drafts*, une *Vernacular Fastened Door* (porte à digicode alphabétique), sans parler de *Verse Fluctuation Declarations* (messages codés à base d’extraits de poèmes subtilement modifiés).

Au fil des tomes, il se révélera – par bribes – que le véritable sigle désigne une société secrète, initialement fondée sur de nobles objectifs, mais déchirée par un schisme suivi d’une lutte féroce entre les deux bords. Parmi les buts de cette communauté se trouvait entre autres la lutte contre le feu, et *Volunteer Fire Department* est l’un des sens du sigle, vous signalera, sur le tard et sur vos suppliques, l’agent de l’éditeur. Enfin, avec ces trois lettres,

vous devrez pouvoir dessiner... un œil ! À propos : *les V.F.D. ? la V.F.D. ? V.F.D tout court ?* Angoisses.

Après avoir laissé mes esclaves potentiels tâtonner dans diverses directions – conserver les mêmes lettres ? jouer sur deux lettres seulement ? – j’ai résolu sans fausse honte de les faire réfléchir utile. Ayant révélé que mes trois initiales à moi étaient V.D.C. pour le meilleur et pour le pire (le F m’étant apparu un peu avaricieux en français), j’ai donc orienté les recherches sur les occurrences en suspens, *Venom Feels Delightful Press*, *Very False Documents Press*, *Voracious Film Discussion Press*, trois maisons d’édition, ainsi que *Veritable French Diner*, restaurant à l’enseigne de la tour Eiffel. Là-dessus, chacun s’est creusé la cervelle.

C’était une très brillante journée, et, dans la salle tournant doucement au terrarium tropical, nous étions tous très brillants. De brillantes idées ont fusé – tant sur le jeu des noms propres que sur celui du fameux sigle vicelard à fluctuation démoniaque. Et V.D.C. est sans nul doute un virus dangereusement contagieux, car plusieurs participants m’ont fait l’amitié, par la suite, de m’envoyer des suggestions valables et dignes de conservation.

Rendez-vous donc au tome 13, vers 2006, 2007. Tout est censé s’y conclure à l’hôtel « Dénouement ».

Eh oui ! *en français dans le texte* – et celui-là n’aurait pu tomber mieux.